

***L'île*, Julia Laurenceau.**

Il y a, au cinéma, bien des manières d'arpenter un lieu, de visiter un espace, de découvrir un territoire.

Et sans doute l'une des plus belle façon de faire est d'en témoigner les impressions, avant même d'en établir une description. Sentir la richesse des textures – de la profondeur d'un bleu marin, qu'il puisse être signe d'agitation ou au contraire d'une profonde sérénité, à la dureté des roches, qui semblent contenir en elles des tonnes d'histoires.

Eprouver l'infinie variation des lumières, depuis la douceur de l'aube éveillant l'entièreté d'un monde insulaire à la chaleur des lueurs qui ponctuent sa nuit.

Ecouter l'étendue des sons, aussi doux soient-ils, tel le chuchoti d'un homme nourrissant ses chats affamés et nettement plus bruyants, ou aussi majestueux qu'ils peuvent l'être, comme ces odes religieusement chantées à la sainte protectrice du pays.

Voilà en somme ce qui constitue cette *Île*, habitée de toutes les merveilleuses singularités qui composent son peuple : ici, une vieille dame à la voix écorchée dont on dirait qu'elle porte tout Amorgos sur sa bosse ; là, un berger qui va et vient à travers la fumée des herbes brûlées.

Et pour nous autres, spectateurs sans doute acclimatés à une urgence urbaine quotidienne, voilà l'occasion de radicalement pourfendre la logique des temps contemporains par l'imprégnation de la réalité de cette terre, où même les statues et de mystérieux bonhommes ancrés dans les pierres, paraissent vivre pour l'éternité.

Raphaël Szöllösy, Université de Strasbourg